

Nouvelles de Rome.

Détails sur la cérémonie de Béatification de R. P. Claver à Rome, le 21 septembre.

On sait que la Béatification des serviteurs de Dieu est l'acte par lequel l'Église après avoir successivement reconnu l'héroïcité de leur vertu et l'authenticité d'un certain nombre de miracles obtenus par leur intercession, déclare solennellement que ces serviteurs jouissent de la gloire promise aux élus de Dieu et autorise leur culte dans certaines églises de la catholicité. La Canonisation ne se borne pas à autoriser le culte, elle le prescrit, et de plus elle l'étend à l'Église universelle; c'est pour cela qu'elle diffère de la Béatification et qu'elle la complète.

La Béatification du vénérable Claver est la première du pontificat de Pie IX; mais elle ne sera pas la dernière. Plusieurs causes ont été arrivées à terme ou sont à la veille d'y atteindre, et il est probable qu'au printemps prochain la Compagnie de Jésus sera en mesure de faire célébrer la Béatification d'un autre de ses membres, du vénérable Del Brito, mort martyr dans les missions des Indes. Le 16 de ce mois on a tenu la dernière congrégation générale en présence du Pape, et l'on espère avoir bientôt le décret qui permettra la Béatification.

Les postulants doivent faire orner la tribune de la basilique vaticane où se célèbre la cérémonie. Dans la Canonisation ils sont tenus d'orner l'église tout entière. Tout ce qui a servi à l'ornementation devient la propriété de la fabrique de Saint-Pierre, qui a droit, en outre, à une indemnité de 800 écus romains pour compenser le dommage que cette parure de l'église cause au monument.

On a remarqué le bon goût de l'ornementation faite pour la cérémonie du 21. L'idée en était fort simple. On a exécuté pour la tribune de la basilique un plan que nourrit depuis longtemps la fabrique, celui de faire revêtir de marbres précieux et d'ornements dorés tout l'intérieur de la grande nef de la basilique, qui, comme on sait, n'est encore convertie que de stuc et sans aucun ornement. Pour juger de l'effet que produirait cette décoration, à l'aide de lames d'or on a dressé les canelures des pilastres et les modillons des corniches; toute l'architecture a été couverte d'un papier représentant une très belle mosaïque, et toute la surface des murailles a été revêtue de jaune et de vert antique, et des autres marbres les plus rares et les plus estimés. Les deux tombeaux du fond de la tribune avaient disparu sous deux riches baldaquins qui portaient les armes de Pie IX et de la Compagnie de Jésus. De plus, les deux arcaïes qui conduisent aux chapelles latérales avaient été fermées par un immense rétable, encadrant dans sa partie supérieure des tableaux représentant les miracles approuvés de la Congrégation des Rites, et dans sa partie inférieure un orgue devant lequel était établie une tribune pour les musiciens. Des tribunes converties de tentures régnaient depuis les deux gros piliers de la coupole jusqu'au pied de l'autel de la chaire. Enfin, au-dessus de la chaire, dans la gloire même qui la surmonte, on voyait un tableau recouvert d'une toile; c'était le tableau représentant l'apothéose des Bienheureux.

Tel était l'aspect que présentait la Tribune de Saint-Pierre. Tout cela était éclairé, vivifié par une illumination splendide. Quelques milliers de cierges admirablement disposés sur la corniche, sur les niches des statues, sur les gradins de l'autel, sur d'immenses candélabres dorés, dans des centaines de lustres qui montaient, descendaient et formaient les dessous les plus gracieux, entouraient le tableau de l'apothéose de deux cercles lumineux; ces milliers de cierges paraissaient de loin comme autant d'étoiles de ce firmament qui allait s'élever pour recevoir le nouvel élu du Seigneur.

Il ne faut pas oublier de faire remarquer dans la grande nef la statue de saint Pierre, couverte de la tiare et de la chape, et celle de saint Ignace, éclairée et peinte comme si c'eût été sa propre fête, et l'on peut bien dire qu'il en était ainsi, car la fête du fils est la fête de père. Il faut aussi jeter un coup d'œil sur l'immense baunière, convertie d'une toile, qui s'étale au-dessus de la principale entrée extérieure de Saint-Pierre, et sur le tableau suspendu dans le péristyle, au-dessus de la grande porte de bronze, et qui représente le Vénérable prêchant les nègres de Carthagène.

Mais la cérémonie commence. Un peu après dix heures, on voit entrer dans l'enceinte que nous avons décrite son Em. le cardinal Lambruschini, préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, suivi de tous les Cardinaux membres de la Congrégation, des prélats, religieux et prêtres séculiers consultants, d'Mgr le secrétaire, de Mgr le promoteur, de Mgr le sous-promoteur de la Foi et du chancelier de la Congrégation. Ils se placent du côté de l'Évangile, sur des bancs disposés à cette fin.

À la suite de la Congrégation, précédé de

la croix capitulaire, s'avance le Chapitre de l'insigne basilique, présidé par S. Em. le cardinal Mattei, archevêque de Saint-Pierre, il va s'asseoir sur les bancs placés du côté de l'épître.

Puis enfin est introduit, par un maître des cérémonies, le R. P. Roothan, général de la Compagnie de Jésus, accompagné du procureur-général, qui a rempli les fonctions de postulateur. Ils vont s'asseoir à la suite des chanoines de Saint-Pierre, avant les bénéficiaires et les chapelains.

Aussitôt Monseigneur le secrétaire de la Congrégation va prendre le R. P. général, et tous deux s'avancent vers S. Em. le cardinal-préfet. Le Révérend Père lui adresse un discours latin pour demander que le bref de Béatification du Vénérable Pierre Claver soit promulgué solennellement dans la basilique de Saint-Pierre. L'éminent préfet reçoit le Bref des mains de Monseigneur le secrétaire, il l'examine attentivement et en constate l'authenticité. Alors il le remet à Monseigneur le secrétaire en lui ordonnant de le porter à l'Em. cardinal Mattei, archevêque de la basilique, et qui y exerce la juridiction. Le Cardinal reçoit le Bref qui lui est présenté par Monseigneur le secrétaire et par le Révérend Père général, et il fait appeler un chantre de la basilique pour en faire la lecture solennelle. Celui-ci monte aussitôt sur une tribune un peu élevée, et d'une voix forte et distincte il lit le Bref pontifical. Un silence profond règne pendant toute la lecture.

À peine les derniers mots sont-ils prononcés que l'Évêque officiant, qui doit être de droit un des chanoines de la basilique, s'avance au pied de l'autel de la chaire de Saint-Pierre, mitre en tête et avec tous les ministres sacrés qui doivent l'assister, et pendant que l'on place la relique du Bienheureux sur l'autel et que l'on abaisse la toile qui couvre son portrait, il entonne solennellement le *Te Deum*, qui est poursuivi par les chœurs et par toute l'assistance, au milieu des volées de toutes les cloches de la basilique, au bruit du canon du château Saint-Ange et des pétards qui éclatent tout autour et jusque sur les voûtes de l'église.

Il y a eu en ce moment d'indicible émotion d'enthousiasme à peine contenue quand est apparu aux regards de la foule saintement avide et pieusement recueillie la figure radieuse du nouveau bienheureux, porté par les anges dans le sein de Dieu. Par un mouvement spontané tout le monde est tombé à genoux pour invoquer ce nouveau protecteur que l'Église venait d'acquiescer au trône de la divine miséricorde. Une prière s'est échappée de tous les cœurs, et des larmes sont sorties de bien des yeux. En même temps qu'on découvrait le tableau de la Tribune, on détachait aussi les voiles qui couvraient celui de la façade extérieure; il représentait le bienheureux au milieu de ses amis, de ses enfants, les nègres de Carthagène, qui lui témoignaient toute leur tendresse et toute leur reconnaissance. À l'entrée du temple, les tableaux de la Pénitence et de l'Apostolat; un fond de l'Église l'apothéose de la glorification.

Le chant du *Te Deum* terminé, l'Évêque officiant a chanté l'oraison propre du Bienheureux et a encensé trois fois sa relique et son image. Puis on a commencé immédiatement la messe solennelle, chantée à grand orchestre par les voix les plus renommées de Rome. C'était sans doute de la bonne, de la très-bonne musique; mais malheureusement cette musique ne fait point prier, et la dévotion des fidèles eût mille fois mieux aimé une messe en plain-chant, telle que savent les chanter les chœurs de Saint-Pierre, aux jours de grandes solennités. La messe finie, la cérémonie était terminée, et la foule immense qui remplissait l'église s'est lentement écoulee. Les tribunes étaient garnies d'une assistance distinguée. On y remarquait M. le général Géméau et un assez grand nombre d'officiers de l'armée française. Dans la grande nef, c'était une mer de têtes. Si le mauvais temps n'eût pas contrarié la pensive curiosité des Romains, la foule eût été innombrable. Malgré ce contretemps, il y avait certainement plus de monde qu'aux fêtes de Pâques et de la semaine-sainte. Pendant toute la soirée le concours a été immense, et l'on peut dire sans exagération que toute la ville est allée présenter ses hommages au nouveau Bienheureux.

À cinq heures de l'après-midi, selon l'usage, le Saint-Père, accompagné des Em. cardinaux et des prélats de sa Cour, est descendu par l'escalier de Constantin, et il est entré par la grande porte de la basilique. Il s'est rendu jusqu'au pied de l'autel de la Tribune; il s'est agenouillé sur un prie-dieu richement orné; il a prié pendant une dizaine de minutes environ, et, après sa prière, il a examiné avec le plus vif intérêt et la satisfaction la plus complète la belle décoration de l'église. Il s'est arrêté surtout à contempler les tableaux représentant les deux miracles. Au moment où il allait se retirer, le R. P. général des Jésuites lui a offert un énorme bouquet. C'est l'usage. Le matin, immédiatement après

la cérémonie, le même Père avait également offert au Saint-Père, dans ses appartements un beau tableau du Bienheureux. N'oublions pas de mentionner que, pendant la cérémonie du matin, on avait distribué des vies et des portraits du Bienheureux à toute l'assistance officielle, à toute l'assistance invitée et à un nombre immense des autres fidèles. Cette vie, écrite par le P. Boero, jésuite, est pleine d'édification et d'intérêt. Elle fait parfaitement connaître, dans sa brièveté, le Bienheureux.

Le soir, la façade de l'église du Gesù et de la maison professe a été magnifiquement illuminée. Toutes les maisons de la place et des environs étaient parées et éclairées. Une foule innombrable est allée voir cette splendide illumination, qui s'est prolongée fort avant dans la nuit. Un immense transparent représentait le Bienheureux baptisant un nègre.

C'était le dernier acte de cette fête, qui laissera à Rome de longs souvenirs et qui a dignement honoré la mémoire d'un des plus insignes bienfaiteurs de l'humanité, d'un des plus grands apôtres que la Société de Jésus ait donnés à l'Église.

Ne à Verdù, dans la Catalogne, de race ancienne, noble et pieuse, en 1583, il entra à dix-sept ans dans la Compagnie de Jésus. Formé à la sainteté par le B. Alphonse Rodriguez, religieux de la même société, il égala bientôt un si bon maître. Carthagène, ville de la Nouvelle-Grenade, fut le théâtre destiné par Dieu à l'exercice de son zèle apostolique. Il y passa quarante ans, occupé à recevoir les pauvres esclaves nègres, à les dégrossir, les instruire, à en faire des hommes d'abord, ensuite des chrétiens. Il était leur catéchiste, leur confesseur, leur médecin, leur infirmier; il soignait et baignait leurs plaies; il leur procurait leur nudité, il leur procurait même les douceurs si précieuses pour les pauvres malades; il les assistait dans les temps de contagion, les préparait à mourir, les ensevelissait de ses propres mains et les portait sur ses épaules à leur dernière demeure. Son manteau servait à couvrir les lépreux, à nettoyer les plaies, à étancher le pus qui en sortait; il lui servait de diap pour les infirmes, de linceul pour les morts. Le récit des services qu'il rendait à de misérables créatures est tel, que la lecture seule soulève et fait bondir le cœur; nous n'hésitons pas à dire que nous ne connaissons pas d'exemple d'une charité plus héroïque. On porte à 30,000 le nombre de nègres esclaves secourus, soignés, nourris, instruits, baptisés par ce héros et par ce martyr de la charité, qui mourut au milieu de ses nègres, devenu ses enfants, en l'année 1654. Sa mort fut pleurée comme un malheur public.

Ce héros, ce martyr de la charité, ce bienfaiteur unique de l'humanité, s'il naissait aujourd'hui, ne pourrait ni se faire jésuite ni aborder à Carthagène; les gouvernements conservateurs et philanthropes de l'Espagne, sa patrie, et de Carthagène, son tombeau, ont chassé de chez eux les Jésuites.

L'esprit du temps.

Voici sur l'esprit du temps un passage d'un sermon prononcé par Mgr l'Archevêque de Sacken. Quoique cette traduction soit au-dessous de l'original, on reconnaîtra, nous le pensons, dans ce fragment, les qualités qui plaçant si haut l'illustre prêtre parmi les princes de l'Église d'Allemagne.

« Notre temps a de nombreux et féconds apologistes. Dans les jours orageux où la liberté passait pour l'unique souveraine, et la liberté de penser pour le plus auguste des droits de l'homme, il était même fort dangereux de mettre en doute la haute perfection de notre époque et de ne pas croire qu'il nous manquait à peine un petit progrès pour être tout lumières et tout sagesse.

« Aujourd'hui la contradiction est permise, et elle s'appuie, non sur des phrases ronflantes, mais sur les faits, en montrant aux optimistes une longue et lamentable série de folies et de vices contemporains.

« Mais, quand l'humanité a-t-elle commis peu de fautes? Sous le coup de souvenir effrayant du paradis perdu, Caïn tua son frère par envie. Dans les jours les plus glorieux d'Israël, quand David triomphait et chantait, Amnon déshonora ses sœurs. Absalon se vengea par un fratricide, et étendit la main vers l'empire et la vie de son père. Et déjà sifflait la tête de vipère du sacrilège, quoique dans l'ombre; déjà l'impie disait dans son cœur: "Il n'y a pas de Dieu!" (Ps.) Avons-nous éprouvé plus ou même autant d'horreurs et d'infortunes qu'Israël aux jours de son grand roi?

« Mais, lorsque la grêle a dévasté quelques parages, ce n'est point à dire que l'année soit stérile; peut-être même y a-t-il ailleurs une rare abondance de vin, de fruits et de blé. Nous ne devons pas seulement rechercher les exemples de vices, mais aussi les exemples de vertu. Les forfaits commis au mépris de l'ordre moral sont un terrible indice de l'abîme auquel s'expose l'homme esclave du sensualisme. Mais, s'il devient par là l'objet d'une répulsion méritée, si, à côté de quelques crimes sauvages, on voit de magnifiques preuves de force morale, si, vis-à-vis de passions furieuses, le zèle pour Dieu et son empire grandit et domine, alors le temps n'est pas si mauvais, n'est pas sans bénédictions.

« Laissez croître le grain jusqu'au jour de la moisson," dit le Seigneur. Avant qu'il vienne, ce grand jour de la moisson, nous ne pouvons espérer que l'ivraie disparaisse entièrement; et il faut être satisfait quand le grain pousse en pleins et riches épis.

« Mais notre temps peut-il se vanter d'être tel? Les éclatantes explosions de crime ne manquent pas; chacun le sait. Cependant les caractères saillants, les passions hardies à l'action se font rares. La soif brûlante d'assouvir les sens et la vanité, l'amère envie contre ceux qui possèdent ce que l'on n'a pas, n'a jamais régné sur tant d'esprits. Mais quand il en faut venir de la parole à l'action, on hésite, on calcule, on craint. Les anarchistes ont une extrême audace la seule ment où ils redoutent peu ou point de résistance; ils s'exécutent à des forfaits effroyables par des expressions qui dégouttent de sang; ils les exécuteraient sans doute, s'ils étaient sûrs de ne courir aucun danger. Ils voudraient aller jusqu'au delà de la rage, et ils n'arrivent qu'à des rêves fiévreux. Le mal est devenu pauvre d'énergie et de résolution; mais, je l'avoue avec confusion, le bien a encore moins de décision et de vigueur.

« L'éloignement de Dieu ne se traduit toujours en passions violentes et en crimes patents; il se décide habituellement d'une façon plus obscure. "Où est ton trésor, est ton cœur," dit le Seigneur, et quand notre cœur s'attache exclusivement à ce qui promet profit et agrément temporels, notre trésor est sur la terre et non dans le ciel. Or, l'amour exclusif pour les biens du présent, le refroidissement pour les espérances éternelles, sont une maladie dangereuse de l'âme, moins guérissable en général que la fièvre chaude de la passion, et cette maladie est devenue de nos jours une épidémie dont le poison paralyse tout.

« L'apôtre saint Paul engage les chrétiens à user du présent comme s'ils n'en usaient pas; maintenant on a trouvé le secret de croire comme si on ne croyait pas. — Êtes-vous chrétien? oui sans doute. — Croyez-vous à un Dieu en trois personnes, votre créateur, croyez-vous que le Fils de Dieu s'est fait homme pour vous racheter par sa mort sur la croix? Eh! oui; mais c'est l'affaire des théologiens. — Telle est la réponse du cœur, sinon des lèvres. On répond sans invitation à se rendre compte de ses devoirs spirituels. — Croyez-vous à un juge des vivants et des morts, devant le trône duquel vous entendrez un jour votre arrêt? La question est par trop indécise; comment peut-on porter si loin le fanatisme et rappeler aux gens des choses si désagréables? On se détourne avec honte, on hausse les épaules, on se balbutie quelques mots sur la miséricorde impénétrable de Dieu. Impossible d'obtenir un oui ou un non consciencieux et réfléchi.

« Ce christianisme-là, c'est un soleil d'hiver aussi incapable de fortifier le sens chrétien que le sol-til de janvier est incapable de mûrir le raisin et d'épanouir les roses d'été. Combien de ces chrétiens se souillent par des impuretés qu'ils considèrent tout au plus comme de légères faiblesses! Que de doigts s'accrochent à tout gain illégitime qui n'est pas tout à fait un vol! Il faut bien songer à soi et aux siens!... les temps sont d'ailleurs si mauvais!... Quant aux calamités, aux intrigues, aux inimitiés, elles ne sont pas du tout portées en compte. On trouve des hommes intègres, il y en a même quelques-uns de purs; et cela prouve qu'ils n'ont pas perdu le sentiment d'honneur et de la vraie pudeur. Mais tous leurs efforts ont pour but l'agrement de la vie, et pourvu que leurs actions et leurs désirs ne soient pas condamnables de leur nature, ils se croient dans la droite ligne. Est-ce un péché d'être élégamment vêtu, d'avoir une table bien servie, d'assister à des fêtes, de porter des titres, d'exercer de hautes fonctions? Non, rien de cela pris en soi n'est une faute; cela suffit pour que l'on pense ne mériter aucun blâme en ne connaissant et ne recherchant rien de plus élevé.

« Ces chrétiens-là vont-ils du moins à l'église? Oui, on les voit de temps en temps à la sainte messe; mais, en général, leur extérieur montre qu'ils ne savent pas ce qu'ils font, car ils n'observent même pas, dans la maison du Seigneur, ces convenances extérieures qui leur sont sacrées partout ailleurs; et quand l'élevation du Hostie annonce la présence du Fils de Dieu sous la figure du pain, ils trouvent que ce serait trop de ployer le genou et ils baissent seulement un peu la tête. La prière leur est devenue étrangère. Vient-elle cependant à leur bouche, celle-ci murmure quelques banales estropiées par la précipitation. Quant à se représenter dans

un pieux recueillement les vérités éternelles, et à les appliquer à la direction de la vie, c'est pour eux de l'inconnu. Ils oublient et perdent toutes les occasions que la journée offre au chrétien pour unir le présent à la vie éternelle. Il n'est plus question de prières du matin et du soir; penser avec reconnaissance au Tout-Puissant, avant et après le repas, ce serait par trop commun, par trop à la grand-père. Les cloches sonnent trois fois par jour pour dire au chrétien: Rappelle-toi de celui qui s'est fait esclave pour ton salut. Le matin, on ne les entend pas, les autres fois on pense seulement; il est midi, il est sept ou huit heures. Ainsi l'âme devient froide et vide; et ce que la mémoire a conservé de christianisme ressemble à une torche éteinte qui ne peut plus éclairer la nuit.

« L'habitude, la crainte de l'opinion, des éclairs de conscience maintiennent souvent cette sorte de gens dans la droiture. Mais, quand des crises brisent les barrières de l'ordre établi, lorsque l'homme est réduit à ses propres forces, que l'on ne se fie pas à cette droiture superficielle, la plupart cherchent des accommodements avec le désordre, et ils lui sacrifieraient volontiers le trône, la morale, la religion, s'ils pouvaient vivre en sûreté ou gagner quelque chose!

Écosse.

On nous écrit, dit l'Univers, de Dundee, à la date du 11 octobre, que, sous l'influence de l'esprit protestant, l'état religieux de l'Écosse consiste uniquement aujourd'hui dans la rivalité et la haine des sectes, et dans une grande appétit de zèle à cultiver tout ce qui se rattache aux intérêts matériels. Les morceaux de pain alloués au pauvre par la charité administrative se sentent à peine de la charité, non plus en vue de soulager un membre souffrant de Jésus-Christ, mais comme remède à la plaie rongeuse du paupérisme. Autant le catholicisme donne de force expansive pour le bien, autant le calvinisme contracte, resserre les cœurs et étouffe les sentiments généreux. Les sectes sont multipliées à tel point, dans ce malheureux pays, qu'il n'est pas rare de rencontrer dans une même famille six ou huit religions différentes, opposées entre elles, prétendant chacune à primer toutes les autres. On trouve sous le même toit le socialiste, le socialiste, le déiste, le mormonite, le presbytérien de l'église établie, celui de l'église libre, le méthodiste, le quaker, etc. Il n'y a pas de doute que, dans un temps peu éloigné, la société, composée d'éléments si hétérogènes, ne devienne la proie de l'incertitude la plus absolue. Et, en effet, on en est déjà arrivé à ce point en ce qui concerne les hommes, chez qui, pour la plupart, la religion n'est qu'un mot et sa pratique une sorte de mode. Les incrédules et les socialistes, tels que Mazzini, Ahab et Gavazzi, président de cet état de choses pour déverser dans l'esprit vide des populations le poison mortel de leurs principes. Les cœurs sans religion de leur terrain le plus favorable au développement de ces doctrines si radicales. La haine de la vérité qui caractérise ce peuple infortuné prête de la force à ces apostats et révolutionnaires italiens, et à moins que la Providence n'oppose quelque digue à la diffusion de leurs idées, on ne saurait prévoir quelles en pourront être les conséquences.

Gavazzi fut beaucoup de mal en Écosse. Tous les moyens sont mis en œuvre par les hérétiques, les schismatiques et les socialistes, pour entrainer le peuple dans la voie de l'erreur, quelle qu'elle soit; leur ennemi commun, c'est le prêtre. Des renégats italiens sont exhibés dans les villes et les bourgs, où ils haranguent le peuple, venant à son exécution la religion de Jésus-Christ et son chef auguste, qu'ils représentent comme un tyran dont ils sont les victimes. À les entendre, ils ne sont rien moins que des martyrs de la liberté, au bénéfice de laquelle sont données leurs représentations, très productives, nous dit notre correspondant, attendu que partout il y a empressement à les écouter, quoiqu'on ne le puisse comprendre que par interprète. L'entrée de ces réunions coûte neuf pences, à peu près un franc par personne.

Des sermons et collectes sont faites parmi les riches, qui n'ont de religion que le masque, pour tenter de pauvres enfants, demeurés et mourant de faim, et les amener à vendre leurs âmes au prix de quelques vêtements ou de quelques aliments. Trois cents ans d'impitoyables persécutions ont dépouillé les catholiques de leurs propriétés et des moyens de propager l'instruction; puis, ces mêmes hommes, qui ont réduit les catholiques à la misère et qui les ont plongés de par la loi dans l'ignorance, ne leur laissent d'autre alternative que de mourir de faim ou d'aller chercher sur une terre étrangère le pain que leur refuse la patrie, à moins qu'ils ne préfèrent devenir entre leurs mains, dans les villes manufacturières, les machines de leur industrie, et leur sacrifier tant de jeunes âmes qui succombent victimes de l'atmosphère impure qui les enveloppe.